

L'HYMNE « *OMNIS MUNDI CREATURA* », UNE MINIATURE DE
L'*ANTICLAUDIEN* D'ALAIN DE LILLE (XIIe S.)?

Je me propose de prolonger dans un premier temps le travail de Perrine Galand-Hallyn sur la question de la description dans l'*Anticlaudian*¹, en m'attachant au seul motif de la rose, puis, dans un second temps, d'explorer les relations complexes existant entre l'*Anticlaudian* et l'hymne « *Omnis mundi creatura* », que les spécialistes lui attribuent généralement. Ce faisant, je proposerai plus globalement une réflexion sur la valeur picturale d'une pièce poétique, selon des critères esthétiques spécifiquement médiévaux.

Trois manuscrits de l'*Anticlaudian* d'Alain de Lille ont particulièrement retenu l'attention de R. Bossuat pour son édition critique : le premier, sur parchemin, daté du XIIIe siècle, contient le commentaire de Raoul de Longchamp, disciple d'Alain rencontré à Montpellier à la fin de sa vie ; le second, sur parchemin, daté du XIIIe siècle, appartenant à Pierre Col, contient les gloses de Guillaume d'Auxerre ; le troisième, sur papier, daté du XVe siècle, contient les gloses de Robert de Sorbon². Sur le plan éditorial, dans le premier manuscrit mentionné apparaît en paratexte un résumé analytique de l'œuvre qu'on retrouve chez les deux autres³. Un second texte fait son apparition en incipit dans le manuscrit de Guillaume d'Auxerre et se trouve déplacé en explicite dans celui de Robert de Sorbon ; il s'agit d'une épigramme en hexamètres dactyliques rimés⁴ :

*Ut rosa flos florum sic est liber iste librorum,
Metra modernorum superans et metra priorum ;
Vernat enim florum specie cultuque colorum,
Plenus cunctorum doctrinis philosophorum.*

Comme la rose, fleur des fleurs, ainsi est ce livre des livres,
Surpassant les vers des modernes et ceux des anciens ;
Car printanier par la beauté de ses fleurs et l'élégance de ses couleurs,
Il est plein des doctrines de tous les philosophes.

Ce poème énonce un jugement esthétique élogieux sur l'*Anticlaudian* par le biais d'un *topos*, le *locus amoenus* de la prairie printanière colorée de fleurs⁵. En cela, il s'inspire assez strictement d'Alain lui-même, qui imite les Anciens selon les préceptes formulés par Matthieu de Vendôme dans son *Ars versificatoria*⁶. Deux passages de l'*Anticlaudian* le montrent, lorsque le poète évoque tout d'abord le travail de Rhétorique qui consiste à orner le char de Raison, puis lorsqu'il s'agit de gratifier de présents l'homme nouveau⁷ :

¹ Perrine Galand-Hallyn, *Le Reflet des fleurs*, Genève, Droz, 1994, chapitre VI : « Alain de Lille, le neuf, le beau et le multiple : la *poetria nova* de l'*Anticlaudianus* », p. 419-482.

² Alain de Lille, *Anticlaudianus*, édition critique de R. Bossuat, Paris, Vrin, 1955, p. 15-17.

³ Ibid., p. 199-201.

⁴ Ibid., p. 16 et 198 ; le manuscrit du XVe siècle ajoute en position initiale le vers suivant : *Qui dedit alpha et omega) sit laus et gloria Christo / Louange et gloire au Christ qui donna l'alpha et l'oméga.*

⁵ Perrine Galand-Hallyn, dans *Le Reflet des fleurs*, pages 428-430, analyse l'emploi du *locus amoenus* de la prairie printanière comme métaphore du travail de Rhétorique (*Anticlaudian*, livre III, v. 257-267).

⁶ Edmond Faral, *Les Arts poétiques latins des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, 1924 ; Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria*, seconde partie, paragraphes 1 à 3, p. 151-152, où Matthieu met en scène le discours de Philosophie apparaissant au poète dans un pré fleuri au printemps.

⁷ *Anticlaudian*, livre III, v. 261-267 ; livre VII, v. 270-272.

*A simili variis inscribit floribus axem
Virgo, flore novo cogens juvenescere ferrum ;
Et quamvis ferrum soleat torpere rigore
Frigoris et brumae soleat redolere pruina,
Hoc hyemem nescit, frigus natale relinquens,
Usurpatque sibi risus et gaudia veris
Et faciem prati pretendit imagine florum.*

Semblablement, la vierge recouvre l'axe de fleurs variées,
Forçant le fer à rajeunir d'une fleur nouvelle ;
Et quoique le fer ait coutume d'être engourdi par la rigueur
Du froid et ait coutume d'exhaler le frimas de l'hiver,
Celui-là ne connaît pas l'hiver, quittant sa froideur native,
Usurpe pour lui les rires et les joies du printemps
Et grâce à l'image des fleurs affiche l'aspect d'un pré.

*Assunt Rhetoricae cultus floresque colorum,
Verba quibus stellata nitent, et sermo decorem
Induit, et multo splendescit clausula luce.*

Se présentent les raffinements de Rhétorique et les fleurs des couleurs,
Grâce auxquelles resplendissent des paroles étincelantes, la parole
S'habille de charme et la conclusion resplendit de beaucoup de lumière.

Ces deux extraits formulent explicitement la vertu fantasmagorique des fleurs de la rhétorique, capables de transformer la matière la plus froide, hivernale, saturnienne, en riant pré fleuri, simulacre de réalité relevant même de l'usurpation démiurgique, ce qui laisse peu de doute sur la conception qu'Alain se fait du langage : il recouvre le réel d'un voile d'illusion et son éclat peut aveugler⁸.

Quant à la comparaison initiale entre la rose et le livre dans l'épigramme, elle se distingue par sa tournure superlative, qui imite la tournure biblique : « cantique des cantiques », elle-même imitée par Alain dans *l'Anticlaudian*, lors de la description du jardin de Nature, qualifié de : *locus iste locorum*⁹. Cette conjonction entre une belle apparence et un contenu de nature philosophique dépasse en apparence le vœu formulé par Alain dans sa préface en prose¹⁰ :

Quamvis liber vernantis eloquii purpuramento non floreat et fulgurantis sententiae sydere non clarescat, tamen in fragili calami tenuitate mellis possit suavitas inveniri et arescentis rivuli modicitate sitis ariditas temperari...

Quoique la pourpre d'une éloquence printanière ne fleurisse pas dans mon livre et qu'il ne brille pas de l'éclat d'une pensée resplendissante, (le lecteur) pourra toutefois trouver la suavité du miel dans la finesse d'un fragile calame et tempérer l'aridité de sa soif dans la modicité d'un ruisseau qui s'assèche...

⁸ Perrine Galand-Hallyn a analysé les écarts rhétoriques qui conduisent le poète à une abstraction descriptive, nécessaire pour rompre la fascination devant le pouvoir descriptif du langage, *Le Reflet des fleurs*, p. 432-442 ; c'est aussi tout l'objet de la spéculation linguistique d'Alain dans ses *Règles théologiques*, où il se propose de fixer des règles strictes de formulation sur le divin, selon le modèle rationnel de la géométrie, contre la rhétorique au langage ondoyant.

⁹ *Anticlaudian*, livre I, vers 73.

¹⁰ *Anticlaudian*, pages 55 -56.

In hoc etenim opere litteralis sensus suavitas puerilem demulcebit auditum, moralis instructio perficientem imbuet sensum, acutior allegorie subtilitas proficientem acuet intellectum.

Et, de fait, dans cette œuvre, la suavité du sens littéral charmera une écoute puérile, l'instruction morale imprégnera une pensée qui se perfectionne, la subtilité plus pénétrante de l'allégorie aiguëra une intelligence en progrès.

Dans la première citation, l'humilité de l'auteur, un *topos* des préfaces médiévales, s'exprime par la formule : *quamvis liber vernantis eloquii purpuramento non floreat*, qui renvoie assez explicitement au motif de la rose, généralement associée à la couleur pourpre¹¹. En quelque sorte, Alain se reconnaît indigne de la plus haute éloquence, celle des fleurs et des couleurs de rhétorique, que symbolise la rose. C'est pourtant ce que revendique pour lui le concepteur anonyme de l'épigramme, encouragé par la seconde citation du poète, qui annonce une lecture combinant suavité du sens littéral et subtilité du sens allégorique, de quoi satisfaire les sens et l'intellect : on retrouve donc implicitement la beauté de l'apparence et la profondeur de la pensée philosophique. Ainsi, la symbolique littéraire de la rose s'approfondit dans l'épigramme, puisqu'elle inclut, outre la beauté de l'expression, l'éclat de la pensée philosophique, comme en une rhétorique parfaite¹² : la frontière entre apparence et profondeur s'estompe, on entre dans le domaine de l'allégorie, chère à Alain¹³.

D'autre part, cette épigramme sur l'*Anticlaudian* s'apparente à ce que j'appellerais une miniature textuelle. Prise au sens propre, la miniature ou enluminure désigne toute « décoration graphique ou peinte, sur papier ou parchemin, exécutée à la main, sans recours à un quelconque procédé mécanique »¹⁴. Si la rose symbolise le livre, alors l'épigramme sur la rose en tête ou en fin de livre illustre ce dernier avec l'expression du mot rose et fait office de miniature, comme cadre de ce motif. Cette impression visuelle est renforcée par la prise en compte du sens étymologique de miniature, peu employé au Moyen Âge, qui lui préfère le terme plus général de « *pictura* »¹⁵ ; en effet, le minium, dont dérive « *miniatura* », désigne depuis l'antiquité l'encre rouge servant à rapporter des indications éditoriales, comme les titres, légendes, rubriques, initiales, signes marquant les paragraphes¹⁶. Le pourpre de la rose évoquée se substitue donc *stricto sensu* au minium du calligraphe, il représente la plus noble expression de la peinture miniature : la force poétique du mot fait non seulement signe au lecteur, mais s'investit d'une valeur picturale.

¹¹ Par exemple, Alain de Lille, *De Planctu Naturae*, 432C : *Genarum ignis purpureus, rosarum succensus murice, dulci flamma faciem amicabat* ; on trouvera un modèle chez l'anonyme *De rosis nascentibus*, composé dans l'antiquité tardive, vers 30 : *Mucronem absolvens purpurei capitis* ; je donne l'ensemble de ce poème en annexe, le considérant comme source matricielle d'une filiation poétique trans-séculaire.

¹² *Le Roman de la rose*, inspiré de l'*Anticlaudian* d'Alain, explore cette symbolique de façon encore plus audacieuse et systématique ; *Le Roman de la rose*, de Guillaume de Lorris et Jean de Meun, édition A. Strubel, Paris, Lgf, Lettres gothiques, 1992.

¹³ Dans ses *Distinctiones dictionum theologicalium*, Alain de Lille définit ainsi le symbole : *signum, unde Dionysius in Hierarchia, similitudines quae transferuntur a terrenis ad caelestia vocat symbolicas*. Alain promet à son lecteur un sens allégorique, dans la préface en prose l'*Anticlaudian*, édition Bossuat, p. 56 : *In hoc etenim opere litteralis sensus suavitas puerilem demulcebit auditum, moralis instructio perficientem imbuet sensum, acutior allegorie subtilitas proficientem acuet intellectum* ; Matthieu de Vendôme définit également l'allégorie comme un objet intellectuel, *Ars versificatoria*, troisième partie, paragraphe 43 : *allegoria est alienum eloquium quando a verborum significatione dissidet intellectus* ; pour le théoricien, l'allégorie se prolonge logiquement dans l'énigme ; voir également Marc-René Jung, *Études sur le poème allégorique en France au Moyen Âge*, Editions Francke Berne, 1971, p. 64-88.

¹⁴ Citation de Maurice Smeyers, *La Miniature*, collection Typologie des sources du Moyen Âge occidental, Brepols / Turnhout, 1974, p. 15.

¹⁵ Ibid., p. 16.

¹⁶ Ibid., p. 15, note 10.

Le choix du motif de la rose comme illustration de l'*Anticlaudian* éclaire en outre son importance capitale dans le fonctionnement de l'allégorie créée par Alain. Cette épopée raconte en effet comment se réalise le projet qu'a Dame Nature de réformer la création terrestre qui lui est dévolue, imparfaite, pour l'élever au rang de création céleste, parfaite, mais réservée à Dieu¹⁷. Dame Nature veut voir naître un *homo novus* pourvu de toutes les perfections, mais toute la difficulté réside dans l'association harmonieuse de la meilleure âme qui soit au corps le plus pur. On retrouve ici une logique platonicienne héritée du *Timée*¹⁸, sur lequel méditeront les naturalistes chartrains, qui suggérera à Bernard Silvestre sa *Cosmographie*, présentée au pape Silvestre II en 1154, et dont s'inspire Alain de Lille¹⁹. La Fortune, rivale terrestre de Nature, sera exclue du processus de formation et repoussée dans le rang des vices infernaux partis en guerre contre l'homme nouveau, céleste, divin, parfait²⁰. C'est l'occasion pour nous de proposer une lecture de l'épopée à travers le prisme de la rose et ses corollaires.

Dans le livre I de l'*Anticlaudian*, Alain décrit le palais de Nature en commençant par un jardin à l'image du paradis chrétien ou de l'âge d'or païen, à l'abri des vicissitudes de Fortune²¹ :

*Est locus a nostro secretus climate longo
 Tractu, nostrorum ridens fermenta locorum:
 Iste potest solus quicquid loca cetera possunt;
 Quod minus in reliquis melius suppletur in uno ;
 Quid praelarga manus Naturae possit et in quo
 Gratius effundat dotes, exponit in isto,
**In quo, pubescens tenera lanugine florum,
 Sideribus stellata suis, succensa rosarum
 Murice, terra novum contendit pingere caelum.
 Non ibi nascentis expirat gratia floris
 Nascendo moriens ; nec enim rosa mane puella
 Vespere languet anus, sed vultu semper eode
 Gaudens, aeterni juvenescit munere veris.**
 Hunc florem non urit hyems, non decoquit aestas.
 Non ibi bacchantis Boree furit ira, nec illic
 Fulminat aura Nothi, nec spicula grandinis instant.
 Quicquid depascit oculos vel inebriat aures,
 Seducit gustum, nares suspendit odore,
 Demulcet tactum, retinet locus iste locorum.
 Iste parit, nullo vexatus vomere, quicquid
 Militat adversum morbos nostramque renodat,
 Instantis morbi proscripta peste, salutem.
 Non vulgus verum, verum miracula gignens
 Sponte nec externo tellus adjuta colono,
 Naturae contenta manu Zephirique favore,
 Parturit et tanta natorum prole superbit.*

¹⁷ Le projet de Nature est exprimé à de multiples reprises dans l'*Anticlaudian* : principalement, livre I, vers 1-17, exposition inaugurale par le poète ; discours de Nature aux vertus célestes au livre I ; discours adressé à Dieu par Prudence, émissaire de Nature, au livre VI.

¹⁸ Par l'intermédiaire de la traduction et du commentaire du *Timée* par Chalcidius ; *Timaens, a Calcidio translatus commentarioque instructus*, éd. J.H. Waszink, Plato latinus IV, E.J.Brill, Londres-Leide, 1975.

¹⁹ Bernard Silvestre, *Cosmographie*, édition Michel Lemoine, Cerf, Paris, 1998.

²⁰ Présence de Nature dans l'*Anticlaudian* et occurrences de l'homme nouveau, livre VI, vers 331 : *homo novus* ; livre VI, vers 366 : *divinus homo* ; livre VIII, 147-148 : *Jam perfectus erat in cunctis caelicis ille / Et divinus homo*.

²¹ *Anticlaudian*, livre I, vers 55 à 79.

Il est un lieu isolé de nos climats par une longue
Distance, qui se moque des aigreurs de nos contrées:
Il peut à lui seul ce que peuvent les autres lieux ;
Ce que les autres accomplissent moins bien, il le fait mieux seul ;
Ce que pourrait dans sa largesse la main de Nature et sur qui
Déverser ses dons avec plus de grâce, c'est en ce lieu qu'elle l'expose;
**Là, se couvrant du tendre duvet des fleurs,
Constellée de leur éclat, enflammée par le pourpre des roses,
La terre s'efforce de représenter un ciel nouveau.
Là n'expire pas la grâce de la fleur naissante,
Qui meurt en naissant ; car, à l'aube jouvencelle, la rose
Ne languit pas vieillie au crépuscule, mais réjouie d'une apparence
Toujours identique, par le don d'un éternel printemps elle rajeunit.**
L'hiver ne flétrit pas cette fleur, l'été ne l'assèche pas.
Là ne se déchaîne pas la bacchanale du Borée furieux et là
Ne fulmine pas le souffle du Notus, ne menacent pas les dards de la grêle.
Tout ce qui repaît les yeux ou bien enivre les oreilles,
Séduit le goût, tient en suspens les narines par son odeur,
Caresse le toucher, est contenu dans ce lieu des lieux.
Il produit, sans qu'aucun soc de charrue ne le tourmente,
Tout ce qui part en guerre contre les maladies et restaure notre
Santé, une fois proscrit le fléau de la maladie menaçante.
N'enfantant pas un fruit vulgaire, mais en vérité merveilleux,
Spontanément et sans l'aide d'un colon étranger, le sol,
Content de la main de Nature et de la faveur du Zéphyr,
Accouche et s'enorgueillit d'une si grande postérité d'enfants.

Alain limite la description du parterre de fleurs et de plantes médicinales, concentre l'attention du lecteur sur la rose qui symbolise de ce fait l'ensemble de la prairie, en véritable *flos florum* de ce *locus locorum*. C'est l'occasion pour le poète de décrire un espace figé dans le temps, non seulement épargné par le cycle des saisons et des intempéries, mais salubre, produisant les remèdes qui épargnent à la matière toute dégradation de son état : telle un phénix végétal²², la rose miraculeuse s'y épanouit pour l'éternité. Il est significatif qu'au seuil de l'épopée, alors même que Nature déplore l'imperfection de son œuvre, la rose de son jardin²³ incarne la perfection qu'elle ne peut atteindre encore en l'homme, dont la condition est trop soumise aux vicissitudes de Fortune, trop tributaire d'un climat corrompu, vouée à la mortalité de par la nature caduque de la matière. Or, la rose dont il est ici question échappe précisément à cette caducité contre laquelle s'insurge Nature ; elle fournit donc le modèle parfait pour la future création de l'homme nouveau, forme pure et incorruptible ; seule manque dès lors une âme pure, dotée de toutes les vertus, une rose spirituelle que Prudence contempera à l'entrée du ciel empyrée²⁴ :

*Miraturque Deum nostram vestire figuram,
Et nostras habitare casas flammantis Olympi
Rectorem, floremque rosae latitare sub alga,*

²² Plus qu'au *Phénix* de Claudien qui renâit de ses cendres, on pensera à la caverne décrite dans le *Panegyrique du V^e consulat d'Honorius*, livre II, où séjournent Nature et le serpent de l'éternité, l'*Aion*, qui se mord la queue en décrivant un cercle.

²³ On se reportera à la *Continuation du Roman de la Rose* de Jean de Meun, qui imite la description du jardin de Nature dans le livre un de l'*Anticlaudian*.

²⁴ *Anticlaudian*, livre VI, vers 162-166.

*Et gemmam vestire lutum, violamque cicuta
Velari, vitamque mori, tenebrescere solem...*

Et elle s'étonne que Dieu revête notre figure,
Que celui qui dirige l'Olympe enflammée habite
Nos chaumières, que la fleur de la rose se dissimule sous l'algue,
Que la gemme se revête de boue, que la violette se voile
De ciguë, la vie de mort, que le soleil s'enténébre...

Anticipant ce spectacle merveilleux, deux êtres préfigurent cette confusion mystérieuse : la Vierge Marie, associée à l'allégorie de la rose sans épine²⁵ ; le Christ son fils, qui nous libère de notre condition mortelle²⁶ :

*Hic est qui carnis intrans ergastula nostrae [...]
Hic est qui nostram sortem miseratus, ab aula
Aeterni patris egrediens, fastidia nostrae
Sustinuit sortis, sine crimine criminis in se
Deffigens poenas et nostri damna reatus.*

Il est celui qui entra dans l'ergastule de notre chair [...]
C'est lui qui, ayant pris en pitié notre sort, quitta la Cour
Du Père Éternel, et endura le dégoût de notre sort,
Fixant sur lui, bien que sans crime, le châtement
De notre crime et les dommages de notre faute.

Pour accentuer l'implicite théologique de son récit, Alain insère donc dans l'*Anticlaudian* la métaphore paulinienne de l'*ergastula carnis*, relayée par celle de la *toga carnis*²⁷, en contrepoint à l'image de la rose épanouie²⁸.

Basculant dans l'allégorie, la fleur se désincarne et devient symbole des vertus naissant de l'esprit épuré des vices, sous l'effet d'une alchimie opérée par la chaleur divine du Saint-Esprit²⁹ :

*Iste calor siccatur vitiorum flumina, sordes
Purgat et a vitio virtutis decoquit aurum.
Iste calor perimit peccati frigora, flammam
Irae, torporis hyemes Venerisque calorem.
Sic calor expugnat ignem, sic flamma repellit
Flammam, sic aestus aestum splendorque caminum.
Pullulat in flores mens isto tacta calore,
Et terram mentis virtutum flore beato
Purpurat iste calor, dum ver celeste reducit.*

Cette chaleur assèche les fleuves de vices, purge
La crasse et, en le cuisant, sépare du vice l'or de la vertu.
Cette chaleur détruit le froid du péché, les flammes
De la colère, l'hiver de la torpeur et la chaleur de Vénus.

²⁵ *Anticlaudian*, livre V, v. 494 : *nescia spineti florens rosa* / Rose en fleur ignorant l'épine; v. 508 : *ut rosa spineti compensat flore rigorem* / De même que la rose par sa fleur compense le piquant de l'épine.

²⁶ *Anticlaudian*, livre V, vers 521 et 540-543.

²⁷ Paul, *Épître aux Colossiens*, III, 9-10.

²⁸ *Anticlaudian*, II, 253-255, discours de Concorde : *ergastula carnis* ; V, 229 : *carnis vestita toga* ; V, 292 : *investiti meliore toga* ; V, 521 : *intrans ergastula nostrae carnis*.

²⁹ *Anticlaudian*, livre VI, v. 264 à 272.

Ainsi la chaleur soumet le feu, ainsi la flamme chasse
La flamme, ainsi le brasier chasse le brasier et la splendeur la fournaise.
L'esprit que touche cette chaleur pullule de fleurs,
Et cette chaleur empourpre la terre de l'esprit avec la bienheureuse
Fleur des vertus, tandis qu'elle ramène un printemps céleste.

Au début du livre VII, Nature parachève le processus amorcé au livre I en produisant un corps humain parfait à partir des éléments, dans une logique clairement néoplatonicienne qui complète la perspective chrétienne³⁰. Alain rend de ce fait explicite le processus cosmique de création de la rose éternelle de son jardin, dont la réalité paraissait mystérieuse, faute de création envisageable³¹ :

*Ergo sollerti studio Natura requirit
Materiae summam, de qua praesigne figuret
Hospitium carnisque domum quam spiritus intret
Caelestis, radietque suo domus hospite digna.
Excipit a terra quicquid purgatius in se
Terra tenet, quicquid sibi puri vindicat humor,
Quidve magis purum purus sibi destinat aer,
Vel defecatum retinet sibi purior ignis[...]*

*[... Ex hiis materiam ductam Natura monetat
In specie, vultus humani corporis aptans
Materiae, cujus miratur turba decorem,
Parque suum stupet in terris decor ipse decorum.*

Donc avec un zèle habile Nature s'enquiert
D'une somme de matière à partir de quoi figurer un illustre
Refuge et une demeure de chair, où puisse entrer l'esprit
Céleste, et que rayonne une demeure digne de son hôte.
Elle ôte de la terre tout ce que la terre a en elle de plus
Pur, toute la pureté que l'eau revendique pour elle,
Tout ce que l'air pur se destine pour lui de plus pur,
Ou ce que, une fois éclairci, retient pour lui le feu le plus pur [...]

[...]La matière qu'elle tire de cela, Nature la forge
En apparence, en adaptant les traits du corps humain
A la matière, dont le désordre admire la grâce,
Et de son égal sur terre se stupéfait la grâce même des grâces.

Au terme de l'épopée, à la suite de la psychomachie du livre IX, le triomphe de l'homme nouveau vertueux et la déroute des vices infernaux inaugurent un nouvel âge d'or, cette fois-ci définitif. Cette évocation, particulièrement elliptique, fait apparaître une nouvelle fois l'image de la rose, en conclusion à la fois au passage et au récit³² :

³⁰ Comme Bernard Silvestre dans sa *Cosmographie*, dont le néoplatonisme occulte largement le point de vue chrétien.

³¹ *Anticlaudian*, livre VII, v. 8-15 et 34-37.

³² *Anticlaudian*, livre IX, v. 405 à 409 ; autre occurrence du motif de la rose, préparant cette incarnation finale, livre V, v. 276, lors de l'invocation à Dieu du poète : *carminis hujus ero calamus, non scriba vel actor, / es resonans, reticens scriptoris carta, canentis / fistula, sculptoris scalprum vel musa loquentis, / spina rosam gestans, calamus nova mella propinans, / nox aliunde nitens, luteul vas, nectare manans.*

*E tunicis egressa suis rosa purpurat ortos,
Nec spinam matrem redolet, sed sponte creata
Pullulat, atque novos sine semine prodit in ortus.
Sic flores alii rident varioque colore
Depingit terram florum primaeva juvenus.*

Sortie de ses tuniques la rose empourpre les jardins
Et ne sent plus sa mère l'épine, mais spontanément créée
Elle pullule et sans semence propage de nouvelles naissances.
Ainsi d'autres fleurs rient et par sa diversité de couleurs
La prime jeunesse des fleurs embellit la terre.

La rose inaugurale du poème, unique, se multiplie en s'affranchissant de l'imperfection propre à la procréation, sur le modèle de l'enfantement de la Vierge Marie, d'où les formules christiques : *sponte creata* et *sine semine*, qui contaminent la topique littéraire de la floraison printanière ; de même pour l'allusion à la rose sans épine, qui fait symboliquement écho à la figure de la Vierge Marie rachetant la faute de sa mère qui l'enfanta³³. Le dogme du péché originel imprègne ainsi l'ensemble du texte, qui se propose de le dépasser.

A travers le motif de la rose, structurant l'ensemble de l'*Anticlaudien*, on comprend donc qu'Alain conduit à terme son projet allégorique : il pose d'emblée le motif de la rose qu'il n'oubliera plus et investira d'une signification philosophico-théologique, superposée à la topique des fleurs et aux couleurs de la rhétorique, pure illusion offerte à la vue. Placé aux seuils narratifs du texte, au début du livre un et à la fin du livre neuf, le motif de la rose, minutieusement décrit, éveille ainsi l'attention du lecteur à la manière d'une miniature textuelle : spectacle merveilleux, sa capacité à capter le regard prépare par avance l'intellect à appréhender les mystères de la création rhétorique, naturelle et divine, qui cherche la belle harmonie entre matière et forme. C'est ainsi que s'interpénètrent *suavitas* et *subtilitas* littéraires.

La rose occupe aussi une place centrale dans l'hymne « *Omnis mundi creatura* »³⁴, dont l'attribution à Alain de Lille est incertaine, quoique probable. Considérons si le sens de cette pièce lyrique s'éclaire à la lecture de l'*Anticlaudien*, et réciproquement, afin de déterminer si Maître Alain a pu concevoir ces deux œuvres respectives comme un ensemble cohérent.

L'hymne « *Omnis mundi creatura* »³⁵, qui compare la condition humaine à celle de la rose en raison de leur caducité, est une pièce rimée de type paraliturgique. Elle suit un schéma métrique fréquent au XIIe siècle, observable par exemple dans les *Carmina* 1, 2 et 12 de Gautier de Châtillon³⁶ : une séquence de deux octosyllabes et un heptasyllabe redoublée pour chaque strophe, qui dans ce cas précis sont au nombre de neuf³⁷. Cette pièce attribuée à Alain apparaît dans le codex de l'abbaye bénédictine de Marchiennes, près de Douai, qui contient le petit traité d'Alain, *De Sex alis Cherubim*³⁸ ; on le trouve couplé au

³³ Voir supra, note 23 ; *Anticlaudien*, livre V, vers 480-486.

³⁴ La Patrologie latine de Migne, tome CCX, le présente comme un *rythmus qui graphice natura hominis fluxa et caduca depingitur* ; les critiques modernes ont ainsi pris l'habitude de l'intituler *De miseria mundi*.

³⁵ Depuis son édition dans le tome CCX de la Patrologie latine en 1855, le texte a été établi depuis 1950 par F.J. Raby, G. Raynaud De Lage, R. Bossuat, M.T. d'Alverny, J. Zvoverffy, jusqu'à P. Bourgain pour la présentation la plus récente, voir note suivante.

³⁶ P. Bourgain, *Poésie lyrique latine du Moyen Âge*, Lgf, Lettres gothiques, 2000, première édition, collection 10/18, 1989 ; poème 22, p. 112 sq. : *verna redit temperies*.

³⁷ Comme le nombre de livres de l'*Anticlaudien*.

³⁸ Douai 454, f.177 : il date du XVe siècle et porte le nom d'Alain.

« *Rythmus de incarnatione Christi* », déclinant les sept arts libéraux, impuissants face au mystère du Verbe qui s'est fait chair³⁹. Les plus anciens témoins manuscrit datent des XIIe et XIIIe siècles, et lui donnent pour titre : « *Magister Alanus de miseria mundi* »⁴⁰.

Voici une traduction de ce poème, qui reprend en partie celle proposée par Pascale Bourgain dans son anthologie de la poésie lyrique latine⁴¹ :

*Omnis mundi creatura
Quasi liber et pictura
Nobis est et speculum ;
Nostre vite, nostre mortis,
Nostris status, nostre sortis
Fidele signaculum.*

*Nostrum statum pingit rosa,
Nostris status decens glosa,
Nostre vite lectio,
Quae dum primo mane floret
Defloratus flos effloret
Vespertino senio.*

*Ergo spirans flos expirat⁴²
In pallorem dum delirat
Oriundo moriens;
Simul vetus et novella,
Simul senex et puella,
Rosa marcet oriens.*

*Sic etatis ver humane
Juventutis primo mane
Reflorescit paululum ;
Mane tamen hoc excludit
Vite vesper, dum concludit
Vitale crepusculum.*

*Cujus decor dum perorat
Ejus decus mox deflorat
Etas in qua defluit ;
Fit flos fenum, gemma lutum,
Homo cinis, dum tributum
Homo morti tribuit⁴³.*

Cujus vita, cujus esse

³⁹ *Évangile de Jean*, I, 1 ; Refrain : *In hac verbi copula / stupet omnis regula*; poème étudié par J. Zwoverffy, cf. M. T. d'Alverny, *Alain de Lille, Textes inédits*, Paris, Vrin, 1965, n. 34 de la p. 39.

⁴⁰ M.T. d'Alverny, *Alain de Lille, Textes inédits*, page 40 : manuscrit latin 13468 de la bibliothèque nationale, XIIIe ; Douai 392, fol.129, XIIIe ; Tours 893, fol.75 (Saint Gatien), XIIe siècle.

⁴¹ Pascale Bourgain, *Poésie lyrique latine*, p. 118-121.

⁴² Claudien, *Rapt de Proserpine*, livre II, v. 241 : *expirare rosas*.

⁴³ Le manuscrit de Marchiennes répète *homo* d'un vers à l'autre, sans polyptote, répétition unique dans le poème, qui joue au contraire systématiquement sur les glissements graphiques ; je ne suis donc pas satisfait par ce second *homo* ; pour autant, je ne suis pas non plus convaincu par le *huic* que P. Bourgain propose en substitution, car ce démonstratif est tout autant exceptionnel dans le poème, et ne cadre pas avec la généralité du ton employé.

*Pena, labor et necesse
Vitam morte claudere ;
Sic mors vitam, risum luctus,
Umbra diem, portum fluctus,
Mane claudit vespere.*

*In nos primum dat insultum
Pena mortis gerens vultum,
Labor, mortis histrio ;
Nos proponit in laborem,
Nos assumit in dolorem,
Mortis est conclusio.*

*Ergo clausum sub hac lege
Statum tuum, homo, lege,
Tuum esse respice,
Quid fuisti nasciturus,
Quid sis presens, quid futurus,
Diligenter inspicere.*

*Luge penam, culpam frange,
Motus frena, fastum frange,
Pone supercilia ;
Mentis rector et auriga,
Mentem rege, fluxus riga,
Ne fluant in devia.*

Toute créature du monde
Est pour nous comme un livre,
Une peinture et un miroir⁴⁴,
De notre vie, de notre mort,
De notre condition, de notre sort
La sûre indication⁴⁵.

Notre condition est peinte dans la rose,
De notre condition belle glose,
Leçon de notre vie ;
Tandis qu'au petit matin elle fleurit
Elle perd sa fleur, fleur déflourie
Par la vieillesse du soir.

Donc la fleur qui respire expire
A en pâlir, tandis qu'elle délire
En mourant à sa naissance ;
A la fois ancienne et nouvelle,
A la fois vieille et jouvencelle,
La rose se fane en naissant.

⁴⁴ Je préfère la leçon *et speculum* à *in speculum*, retenue par P. Bourgain, qui suit F. J. Raby : elle renforce l'équivalence entre livre, peinture et miroir.

⁴⁵ Alain de Lille, *Liber Sententiarum*, 29 : l'auteur disserte sur les termes *signaculum*, *sigillum* et *imago*, à partir de l'*Écclésiaste*, XXVIII : *Tu signaculum similitudinis Dei* ; il écrit par exemple : *Homo dicitur imago Dei, quasi imitago, quia non est ita expresse similis Deo sicut Angelus*.

Ainsi le printemps de l'existence
Au petit matin de la jeunesse,
C'est à peine s'il refléurit ;
Or, le soir de la vie exclut
Ce matin, tandis que se conclut
Le crépuscule de la vie.

Tandis que pérore son charme,
Bientôt déflore sa parure
L'existence qui l'emporte ;
La fleur se fait foin, la gemme boue,
L'homme cendre, tandis qu'à la mort
Il acquitte son tribut.

Car sa vie, car son être
Sont peine, labeur et nécessité
De clore la vie par la mort ;
Ainsi la mort clôt la vie,
Les pleurs le rire, l'ombre le jour,
Les flots le port⁴⁶, le soir le matin.

Nous donnent d'abord l'assaut
La peine, qui porte visage de mort,
Le labeur, qui mime la mort ;
Elle nous expose au labeur,
Il nous réserve à la douleur,
La mort apporte la conclusion.

Donc, sous cette loi enclose,
Lis, homme, ta condition,
Tourne ton regard vers ton être,
Ce que tu fus à ta naissance,
Ce que tu es à présent, ce que tu seras,
Plonges-y ton regard avec attention.

Pleure ta peine, plains ta faute,
Refrène tes émotions, brise ta fierté,
Dépose ton orgueil ;
Pilote et aurige de ton esprit,
Gouverne-le, dirige son cours,
Pour ne pas courir à l'inconnu.

Le texte d'Alain propose une variation sur le topos épicurien de l'éphémère jeunesse et beauté de la rose, dont les modèles antiques principaux sont le poème *De rosis nascentibus* du corpus virgilien⁴⁷, l'*Idylle* XIV d'Ausone, *De rosa*, et qui inspirera encore au XVI^e siècle Ronsard dans ses *Sonnets à Hélène*, ou Du Bellay dans son poème « *Métamorphose*

⁴⁶ Je ne suis pas la leçon retenue par P. Bourgain, qui remplace le *portum* de l'édition Migne par *pontum* ; certes, la traduction : « le jusant (ferme) la mer » est élégante, mais elle fait peu sens ; je lui préfère l'image du navigateur qui doit quitter le port et risquer le naufrage, loin de tout repos, image développée par Alain à de nombreuses reprises dans l'*Anticlaudian*, par exemple dans son épilogue.

⁴⁷P. Galand-Hallyn y fait référence dans son chapitre sur Alain de Lille dans *Le Reflet des fleurs*, notamment le v. 42 : *Una dies aperit, conficit ipsa dies*, du *De Rosis Nascentibus*, voir en annexe.

d'une rose »⁴⁸. Cet hymne s'inscrit visiblement dans une visée apologétique chrétienne, sous un angle double : d'une part, il développe un thème pénitentiel, celui de la condition misérable de l'homme par essence caduque et mortelle⁴⁹, qu'on retrouve par exemple dans son Sermon sur le jour des cendres⁵⁰ ; d'autre part, en présentant au lecteur les termes *creatura* et *esse*, il prend place dans le cadre conceptuel de la spéculation théologique d'Alain, qui distingue dans sa *Somme Quoniam Homines* trois degrés de questionnement théologique : sur la création et le créateur, sur la créature, sur la recréation, distinctions qu'il évoque explicitement dans sa première œuvre poétique, le *De Planctu Naturae*⁵¹ :

Deus operando creat, angelus operando procreat, homo obtemperando recreat. Deus rem auctoritate disponit, angelus actione componit, homo se operantis voluntati supponit... Juxta enim ipsius fidele testimonium, homo mea actione nascitur, Dei auctoritate renascitur. Per me, a non esse vocatur ad esse ; per ipsum, ad melius esse perducitur; per me enim homo procreatur ad mortem, per ipsum se recreatur ad vitam.

Toutefois, Alain se garde manifestement de mentionner dans son poème toute référence trop explicitement chrétienne : ni Dieu, ni ange, l'homme seul est concerné. La réflexion théologique sur le *status hominis* semblable à celui de la rose est ainsi encadrée par la métaphore scolaire du livre monde, avec la série : *liber / glosa / lectio* de la strophe un, avec aussi l'impératif *lege* de la strophe huit fonctionnant comme homonyme de la loi (*lege*) et soutenu par le jeu de préfixation verbale : *respice / inspice*. La dernière strophe décale l'enjeu théologique du salut de l'âme vers un enjeu philosophique plus profane, avec l'opposition entre la passion, formulée dans la série : *motus / fastum / supercilium*, et la raison, soutenue par le polyptote *mentis / mentem*. L'évidence de la référence biblique à l'expulsion du paradis d'Adam et Eve, à la suite du péché originel, qui les plonge dans le monde de la chair et de la sexualité, dans le cycle de la vie et de la mort, cède ainsi la place à une méditation intellectuelle plus abstraite : l'image iconique de la rose se substitue donc au récit biblique, l'efface, sans pour autant le faire complètement oublier au lecteur averti.

Au-delà des termes *rosa / sors / vita / mors*, l'intertextualité entre l'hymne « *Omnis mundi creatura* » et l'*Anticlaudian* est frappante, et particulièrement signifiante. Aussi nous limiterons nous à quelques parallèles. Premier exemple. Au livre IV, Alain évoque la chute de Satan provoquée par son orgueil et son désir de vouloir rivaliser avec le créateur⁵² :

*Hoc casu fit gemma lutum, fit purpura saccus,
Lux tenebrae, species confusio, gloria casus,
Risus tristities, requies labor, alga hyacinthus.*

Par cette chute la gemme se fait boue, la pourpre toile grossière,
La lumière ténèbres, la beauté confusion, la gloire malheur,
Le rire tristesse, le repos labeur, l'algue⁵³ hyacinthe.

Inaugurant une série d'oxymores, on retrouve telle quelle l'expression de l'hymne : « *fit gemma lutum* », déclinée dans l'expression : « *requies labor* », qui fait intervenir le *labor*,

⁴⁸ Joachim du Bellay, *Divers jeux rustiques*, Gallimard, Paris, 1996, édition de Ghislain Chaufour.

⁴⁹ Alain de Lille est l'auteur d'un *Liber Poenitentialis*, ainsi que d'un *Ars Praecandi* qui fera référence pour Lothaire de Segni, le futur pape Innocent III, dans son *De miseria humanae conditionis*, rédigé avant 1193.

⁵⁰ Alain de Lille. *Textes inédits*, édition M.T. d'Alverny, p. 267-273.

⁵¹ *De Planctu Naturae*, discours de Nature à Alain, 444B et 445D-446A.

⁵² *Anticlaudian*, livre IV, v. 300-302.

⁵³ *Alga* renvoie au corail, via les *gemmae* ; voir Claudien, *Contre Rufin*, livre I, v. 386-387 : *pontumque per omnem / Ridebunt virides gemmis nascentibus algae.*

corollaire de la culpabilité humaine. Second exemple. Au livre VII, Alain décrit le séjour de Fortune, sollicitée par sa fille Noblesse, qui veut gratifier de présents l'homme nouveau⁵⁴ :

*Quae nullam retinet formam, quam singula mutant
In varias momenta vices, quae sidera florum
Jactat et in multo laetatur gramine rupes,
Dum leni Zephyrus inspirat singula flatu.
Sed cito deflorat flores et gramina saevus
Deperdit Boreas ubi, dum flos incipit esse,
Explicit et florum momento fallitur aetas.
Sicque furens Aquilo predatur singula, flores
Frigoris ense metit et pristina gaudia delet.
Hic nemus ambiguum diversaque nascitur arbor :
Ista manet sterilis, haec fructum parturit ; illa
Fronde nova gaudet, haec frondibus orphana plorat ;
Una viret, plures arescunt ; una floret,
Efflorent aliae ; quaedam consurgit in altum
Demittuntur hui reliquae ; dum pullulat una,
Marcescunt aliae ; varius sic alterat illas
Causas et in variis alternant motibus omnes.*

Elle qui ne retient aucune forme, que chaque moment
Change en aspects divers, qui s'enorgueillit de l'éclat
Des fleurs et qui, bien que falaise, se réjouit d'un abondant gazon,
Tandis que de sa douce haleine le zéphyr souffle sur toute chose.
Mais aussitôt ses fleurs se flétrissent et le cruel Borée
Anéantit le gazon quand, tandis que la fleur commence à être,
C'est la fin et que l'âge des fleurs est trompé par l'existence.
Ainsi l'Aquilon furieux pille chaque chose, moissonne
Les fleurs de son épée de froid et détruit les joies passées.
Là naît un bosquet ambigu et une diversité d'arbres :
L'un reste stérile, l'autre produit du fruit ; l'un se réjouit
D'une nouvelle frondaison, l'autre pleure, orphelin de feuilles,
L'un verdoie, beaucoup se dessèchent, et l'un fleurit,
D'autres se défleurissent, l'un se dresse vers le haut,
Les autres s'abaissent vers le sol. Tandis que l'un pullule,
Les autres s'affaiblissent ; ainsi une variété de hasards
Les altère et tous ils alternent en une diversité de motifs.

Ces deux passages, avec le métraplasme : *deflorat flores* du vers 414 et le jeu de préfixation verbale en chiasme : *una floret, efflorent aliae*⁵⁵, reprennent l'*annominatio* de l'hymne : *floret / defloratus flos effloret*. Ce procédé est déjà présent tel quel dans le *De Planctu Naturae* : *qui Florae florem in vitia efflorando deflorant*⁵⁶. D'autre part, l'équivoque scolaire : *incipit / explicit* des vers 415-416, encadrant la question de l'être de la fleur, rappellent fortement la métaphore de la créature livrée à la strophe un. La structure syntaxique de la phrase, enfin, avec l'emploi rapproché de deux *dum*, aux vers 413 et 415, se rapproche des tournures employées par

⁵⁴ *Anticlaudian*, livre VII, v. 410-426.

⁵⁵ Dans ce passage, qui distingue et oppose *florere* et *efflorere*, P. Bourgain me semble-t-il, commet un léger faux sens dans sa traduction de l'hymne, lorsqu'elle omet de distinguer les deux verbes à la strophe deux : « au petit matin épanouie / elle fleurit, fleur défleurie / en sa vieillesse du soir ».

⁵⁶ *De Planctu Naturae*, 449D-450A ; voir aussi *Anticlaudian*, livre VI, v. 394/396 : *Tot dotes animae quo saltem mundus oberrans / Floreret, vicis aliorum marcidus, immo / Jam defloratus in flore resurgeret uno*.

Alain dans son hymne. Troisième exemple. Les termes *labor* et *dolor*, associés à la mort dans le poème, prennent place dans la cohorte des vices infernaux à la fin de l'*Anticlaudian*⁵⁷:

*It pedes innumera peditum vallata corona,
Cujus in arma ruit plebeae turba cohortis:
Pena, Labor, Sitis, Esuries, Jejunia, Curae.*

Elle va à pieds, entourée d'une innombrable couronne de piétaille,
Et à ses armes se rue la foule de la cohorte plébéienne :
Peine, Labeur, Soif, Faim, Jeûnes, Soucis.

Labor intervient même au livre IX, lors du combat des vices contre l'homme nouveau, plus précisément dans le combat qu'il mène contre *Paupertas*⁵⁸. On pourrait aussi faire des rapprochements à propos de *mors*, *dolor* et *fastus*⁵⁹. Quatrième et dernier exemple. Au tout début de l'épopée, durant la description du palais de Nature, Alain attire l'attention du lecteur sur une peinture étonnante, dont le spectacle contraste en particulier avec l'image de la rose éternellement épanouie⁶⁰ :

*Has species rerumque tropos et somnia veri
Regia picta tenet, tanto festiva decore,
Sed minus in vultu gestans insigne decoris
Postremos subtristis habet picture penates.
Vel lusisse parum, vel saltem somnia passam
Credas et tenues ire sensisse procellas,
Vel magis oblitam facti presentis in illa
Naturam peccasse putes. Delira videtur
Picturae facies meliorem poscere formam
Sed neque gemmarum radius splendore diascens,
Nec nitor argenti, nec fulgure gratius aurum
Excusare potest picturae crimen adultum
Quin pictura suo languens pallescat in auro.*

Ces apparences, tropes de choses et songes du vrai,
Le palais les contient en peinture, égayé par tant de charme,
Mais, portant moins dans ses traits la marque du charme,
Une peinture un peu triste en occupe au fond les Pénates.
On croirait que Nature s'y est moins amusée, ou du moins que des songes
L'ont troublée et qu'elle a ressenti de faibles orages de colère,
Ou plutôt on penserait que Nature a péché, oublieuse
Du fait présent dans la peinture. L'aspect délirant
De celle-ci semble réclamer une forme meilleure,
Mais ni le rayonnement de gemmes à la splendeur du jour naissant,
Ni la brillance de l'argent, ni l'or a l'éclat plus gracieux
Ne peuvent excuser le crime déjà grand de la peinture :
C'est que languissante elle pâlit dans son or.

Deux motifs se distinguent en particulier dans cette description, la pâleur et le délire, que l'on retrouve dans l'hymne aux strophes 3 et 5, et qui expriment la prégnance de la mort

⁵⁷ *Anticlaudian*, livre VIII, v. 240 à 242.

⁵⁸ *Anticlaudian*, livre IX, v. 71 / 75 / 101.

⁵⁹ *Anticlaudian*, livre VIII, v. 229-230 pour *mors*, v. 257 à 273 pour *dolor* et *fastus*.

⁶⁰ *Anticlaudian*, livre I, v. 152 à 164.

sous-jacente à la fresque. Cette peinture *subtristis* sertie de gemmes, d'or et d'argent, à l'éclat amoindri, représentant les œuvres imparfaites de Nature, rappelle donc assez curieusement la beauté de la rose caduque présentée dans les strophes deux et trois de l'hymne. Ainsi, en quelque sorte, ce passage de l'*Anticlaudian* pourrait être illustré par la rose du poème « *Omnis mundi creatura* », fonctionnant comme une miniature textuelle, cette fois-ci dans la mémoire du lecteur.

Récapitulons à présent ce que nous avons établi. L'auteur anonyme de l'épigramme qui ouvre ou ferme l'*Anticlaudian* produit une miniature textuelle associant l'épopée d'Alain au symbole de la rose : cet épigramme fonctionne comme une miniature textuelle qui offre au regard du lecteur le spectacle d'un motif pictural récurrent dans l'œuvre, structurant l'œuvre, une rapide analyse du texte nous a permis de confirmer cette impression de lecture. L'hymne « *Omnis mundi creatura* », saturé d'échos au *De Planctu Naturae* et à l'*Anticlaudian*, fonctionne aussi, mais selon un régime différent, comme une véritable miniature de l'*Anticlaudian* : il illustre par contraste ce contre quoi se construit toute l'épopée, à savoir la rose éternelle du jardin de nature et celle de l'âge d'or, qui symbolise l'ère de l'homme nouveau, créature recréée conjointement par Dieu et Nature.

En ce qui concerne la datation de l'hymne par rapport aux autres œuvres d'Alain, sans certitude scientifique aucune, je me permettrai pourtant de faire l'hypothèse suivante : son caractère plaintif le rapproche du *De Planctu Naturae*, mais il s'en écarte par son style abstrait, allusif, peu en résonance avec la formulation théologique explicite observable dans le *De Planctu Naturae* ; l'hymne est plus en accord avec le ton de l'*Anticlaudian*, où la pensée chrétienne est recouverte par l'imaginaire néoplatonicien. D'autre part, si l'*Anticlaudian* est traversé par une déploration sur l'imperfection des œuvres de Nature, cette épopée se propose de dépasser ce constat d'impuissance et tend vers la réalisation de l'impensable, à savoir un homme parfait, doté des seules vertus, divin, une incarnation du sage idéal. Dans cette logique, il est difficile de penser qu'Alain ait rédigé son hymne après la rédaction de son épopée, qui transcende le constat pessimiste qui fait l'essentiel de l'hymne. On pourrait même penser que la production de cet hymne, antérieure à celle de l'épopée, en est le point de départ formel, comme si Alain avait fixé en peinture l'image de ce qu'il allait effacer par l'écriture de l'*Anticlaudian*.

En conclusion, cette analyse des liens textuels qui unissent l'hymne « *Omnis mundi creatura* » et l'*Anticlaudian* a permis de mettre en évidence une pratique d'écriture apparentée à la peinture médiévale, et plus précisément à la miniature. En cela, nous avons esquissé quelques éléments d'une théorie de l'« *ut pictura poesis* » spécifique à la poésie médiévale du XIIe siècle, qu'il faudra approfondir par la confrontation avec d'autres poèmes de cette époque. Quoi qu'il en soit, on voit mieux à présent, je l'espère, toute l'influence esthétique qu'a pu avoir la poésie d'Alain de Lille sur la composition du *Roman de la Rose*, et qui ne se limite pas à la description du jardin de Nature, telle qu'elle apparaît dans la *Continuation* de Jean de Meun : l'*Anticlaudian* porte bien en germe le *Roman de la Rose*.

ANNEXE : le poème *De rosis nascentibus* du corpus virgilien, daté de l'Antiquité tardive.

*Ver erat et blando mordentia frigora sensu
Spirabat croceo mane revecta dies.
Strictior Eeos praecesserat aura ingales,
Aestiferum suadens anticipare diem.
Errabam riguis per quadrua compita in hortis,
Maturo cupiens me vegetare die.
Vidi concretas per gramina flexa pruinas
Pendere aut holerum stare cacuminibus,
Caulibus et patulis teretes concludere guttas
.....
Vidi Paestano gaudere rosaria cultu
Exoriente novo roscida Lucifero.
Rara pruinosis canebat gemma frutectis
Ad primi radios interitura die.
Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem
An daret et flores tingeret orta dies.
Ros unus, color unus, et unum mane duorum:
Sideris et floris nam domina una Venus.
Forsan et unus odor: sed celsior ille per auras
Diffлатur, spirat proximus iste magis.
Communis Paphie dea sideris et dea floris
Praecipit unius muricis esse habitum.
Momentum intererat quo se nascentia florum
Germina comparibus dividerent spatiis.
Haec viret angusto foliorum tecta galero,
Hanc tenui filo purpura rubra notat,
Haec aperit primi fastigia celsa obelisci,
Mucronem absolvens purpurei capitis.
Vertice collectos illa exinuabat amictus,
Jam meditans foliis se numerare suis.
Nec mora: ridentis calathi patefecit honorem,
Prodens inclusi stamina densa croci.
Haec, modo quae toto rutilaverat igne comarum,
Pallida conlapsis deseritur foliis.
Mirabar celerem fugitiva aetate rapinam,
Et dum nascuntur consenuisse rosas.
Ecce et defluxit rutili coma punica floris
Dum loquor, et tellus tecta rubore micat.
Tot species tantosque ortus variosque novatus
Una dies aperit, conficit ipsa dies.
Conquerimur, Natura, brevis quod gratia florum:
Ostentata oculis ilico dona rapis.
Quam longa una dies, aetas tam longa rosarum,
Quas pubescentes iuncta senecta premit.
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eeos,
Hanc rediens sero vespere vidit anum.
Sed bene quod paucis licet interitura diebus
Succedens aevum prorogat ipsa suum.
Collige, virgo, rosas dum flos novus et nova pubes,
Et memor esto aevum sic properare tuum.*

Bibliographie

Textes

Alain de Lille, *Anticlaudianus*, édition critique de R. Bossuat, Paris, Vrin, 1955

Alain de Lille, Textes inédits, éd. M.-T. d'Alverny, Paris, Vrin, 1965

Bernard Silvestre, *Cosmographie*, édition Michel Lemoine, Paris, Cerf, 1998

Bourgain, P., *Poésie lyrique latine du Moyen Âge*, Lgf, Lettres gothiques, 2000, première édition, collection 10/18, 1989

Faral, E., *Les Arts poétiques latins des XIIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, 1924.

Etude

Galand-Hallyn, P. *Le Reflet des fleurs. Description et métalangage d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 1994, chapitre VI : « Alain de Lille, le neuf, le beau et le multiple : la *poetria nova* de l'*Anticlaudianus* », p. 419-482